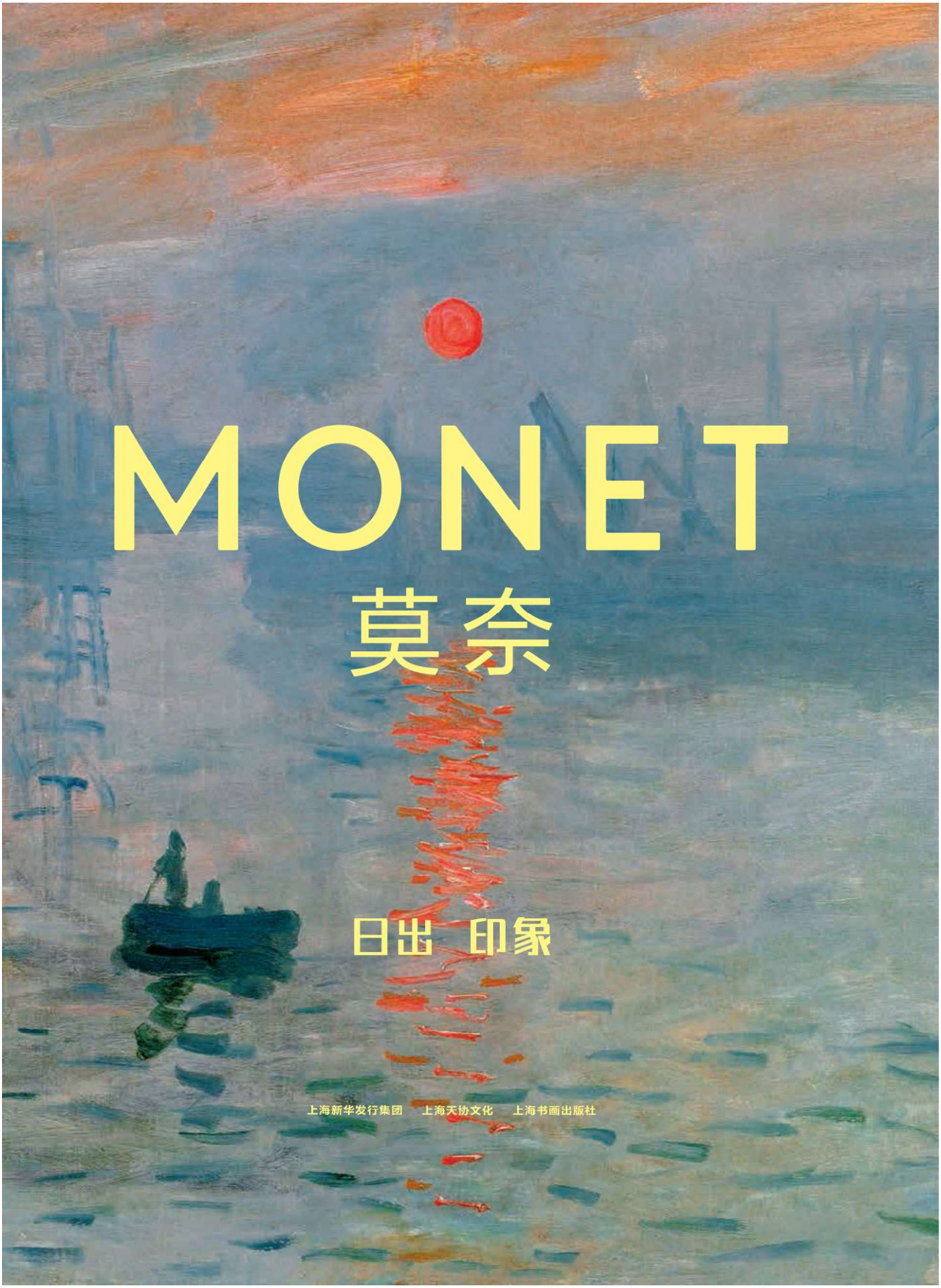


MONET

莫奈

日出 印象

上海新华发行集团　上海天协文化　上海书画出版社

MONET
IMPRESSION SUNRISE
DIALOGUE WITH

COLOMBET
FROMANGER

Bund One Art Museum
Musée Marmottan Monet

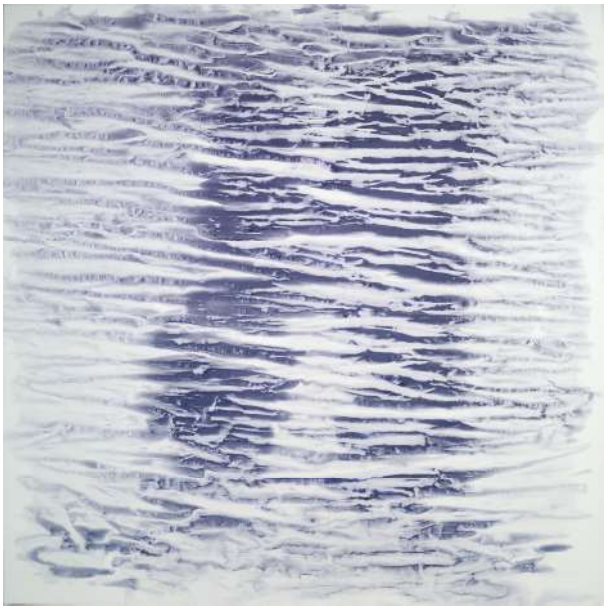
ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS
INSTITUT DE FRANCE

Musée Marmottan Monet

CONSULAT GÉNÉRAL DE FRANCE À SHANGHAI

COLOMBET'S RISING SUN

Marianne Alphant
Writer and Philosopher



Un matin d'hiver 1872, de la fenêtre d'un hôtel du Havre, Claude Monet observe le lever du soleil sur le bassin de l'avant-port. Il a dressé son chevalet dans l'embrasure et couvre la toile de touches sombres, hâtivement car la position du soleil se modifie à mesure qu'il s'élève. Sa couleur et celle du ciel se modifient, il faut fixer ce qui s'échappe, c'est l'objectif et l'anxiété du peintre. Vu de cette fenêtre, le paysage est sans assise, flottant, posé sur l'eau qui occupe les deux tiers de la toile. Entre le ciel et l'eau, coupant l'horizon, un mélange confus de mâts, de grues et de cheminées d'usines dans une brume grise et bleue. Une fumée mauve monte des cheminées, leurs ombres et leurs reflets dans l'eau du bassin tire sur le violet sous un ciel bariolé, instable, où se mêlent le gris, l'orange et le violacé.

Vite, saisir ce qui change, ce jour qui se lève. Balayures obliques pour le ciel, tache sombre pour une petite barque au centre de la toile et pour ses deux silhouettes, l'une assise, l'autre debout, manœuvrant la godille. Tache plus petite et moins sombre pour une seconde barque, un peu plus loin à gauche. Dernière tache grise et perdue dans les reflets des mats pour une troisième barque qui s'aligne plus loin, sur la même oblique.

Hachures, balafres, balayages, fièvre de touches pour garder l'instant : le disque du soleil rose orangé dans la brume mauve et ses reflets dans le bassin. Des reflets qui descendent du soleil et vont s'espaçant et s'affaiblissant vers le peintre. Ou qui, à l'inverse, guident ses yeux et les nôtres vers le soleil, comme les degrés magiques d'un escalier montant vers la lumière. *Impression soleil levant*.

Un jour de 2019, dans son atelier du Columbia County, une campagne près de New York, Vicky Colombet se penche sur une grande toile disposée à plat. La surface en a été poncée de façon inégale, en fonction du rendu recherché. La toile est sans grain là où est passé le papier émeri, moins lisse ailleurs pour obtenir une surface de sédimentation où vont se produire des événements liquides de traces et de couleurs selon la nature de pigments broyés et dilués dans un medium fluide. Il s'agit ensuite d'en répartir le mélange rapidement sur la toile, à l'aide d'un pinceau fin, et d'observer leurs mouvements sur cette surface en légère pente. Leur travail. Leurs déplacements en fonction de leur poids et de leur lutte variable avec le médium. Tout se passe comme si les pigments étaient maîtres de leur parcours, de leur vitesse, du choix des zones où s'arrêter, un accident de surface, un grain différent de la toile où ils s'accumulent avant que le pinceau ne repasse, toujours fluide, renforçant la couleur ou la diluant. A l'artiste qui a provoqué les mouvements des pigments, de les accompagner, de les suivre, de les corriger. Ou de s'en tenir là si l'effet semble atteint. Coulures, traînées, diaprures, ondes, mouvements qui semblent ceux de l'eau ou de reflets dans l'eau.
Dans cette toile intitulée Rising Sun, des marbrures horizontales couvrent inégalement la toile dont le blanc domine, à droite et à gauche, là où le parcours des pigments semble s'arrêter, ralentir, pour mieux s'épaissir au centre. On dirait que, partis du sommet, les pigments violacés ont tracé leur chemin au centre, se séparant peu à peu en deux zones verticales dont la couleur vient s'éteindre au bas de la toile, en laissant de part et d'autres deux grandes marges claires, comme s'il s'agissait d'un reflet dans l'eau, en forme de V. Ici aussi, le soleil se lève. Ce n'est pas le disque orangé de Monet dans le ciel brumeux du Havre mais sa réminiscence. L'évocation de sa lumière dans ces traces violettes où l'artiste a combiné les rouges et les bleus de la toile de Monet.

Tout sépare a priori ces deux toiles, Impression soleil levant et Rising Sun. D'un côté un tableau mythique qui a donné son nom à l'impressionnisme. Un tableau si capital qu'on s'est longtemps interrogé sur ses origines. Où donc se tenait Monet ? Quel jour était-ce ? La toile s'était appelée Impression soleil couchant dans certains catalogues de vente, s'agissait-il alors d'un soir ou d'un matin ? On interroge les vieux plans du Havre, les tables météorologiques, les horaires des marées et ceux du lever du soleil : dans le catalogue de l'exposition Impression soleil levant du Musée Marmottan-Monet, les recherches d'une équipe de la Texas State University ont pu restreindre le champ des hypothèses à deux dates, le 13 novembre 1872 ou le 25

janvier 1873. Car tout compte, s'agissant d'un tableau dont le soleil semble aujourd'hui, rétrospectivement, se lever sur une époque et entraîner dans son sillage le mouvement de la peinture.
Réalisé dans la perspective d'un dialogue avec Monet, Rising Sun ne connaît pas ce genre d'interrogations. La lumière de ce grand tableau et le jeu des reflets qui la traversent ne relèvent d'aucun temps ni d'aucun lieu. Même si l'on peut dire que cette liquidité, ces ondes, ces moirures ont pour source lointaine une rivière des Cévennes.

Rien ne prédisposait Vicky Colombet, née à Paris en 1953, à devenir artiste. Son père qui possède une imprimerie souhaite qu'elle fasse du Droit. Elle préfère s'orienter vers des études de sciences politiques qu'elle délaisse assez vite pour travailler dans l'imprimerie de son père et s'y occuper d'un pôle de création. Ce sont les années soixante-dix du militantisme féministe : Vicky Colombet rejoint le MLF, le Mouvement de Libération des Femmes. Elle crée avec Simone de Beauvoir la revue « les Nouvelles féministes » et milite avec celles qui deviennent des amies, Delphine Seyrig, Ioanna Wieder, Carole Roussopoulos, Christiane Rochefort. L'époque est aux collectifs d'écriture, aux luttes, aux revendications, aux grandes rencontres : ainsi, par l'intermédiaire d'amis, celle de l'artiste Henri Dimier. Vicky Colombet lui montre les petits dessins qu'elle fait ; il s'y intéresse et lui propose de fréquenter librement son atelier. Elle va y apprendre à dessiner de mémoire mais surtout à utiliser les pigments : les couleurs pures de minerais qu'elle voit Dimier broyer, réduire en poudre, doser, diluer. Un nouveau monde, et la décision d'être une artiste.

Les premières toiles de Vicky Colombet reflètent l'influence de son maître. Elle s'en écarte bientôt par des essais de paysages, des compositions mi-abstraites, mi-figuratives, très colorées. La jeune artiste cherche sa voie. Elle croit pouvoir la trouver dans la lumière du sud et s'installe trois ans à Barcelone. Constat d'échec. Retour en France.

Alors qu'elle cherche un point de chute et un atelier, quelqu'un lui propose la location d'une filature abandonnée dans les Cévennes. Ancien bastion des protestants et du tissage de la soie, le village de Lasalle s'étire dans une vallée de moyenne montagne. Un pays pauvre, austère, où la vie est rude. Maisons de pierres, roche granitique, châtaigniers, élevage de chèvres et de moutons. Mais aussi rivière, la Salindrenque.

Dans la filature qui se dresse au bord de la rivière, des orphelines ont longtemps travaillé, les mains plongées dans l'eau brûlante, à dévider les cocons pour en tirer le fil de soie. Leur souvenir persiste quand Vicky Colombet s'y installe dans cette période de désarroi. Elle pense alors avoir « perdu le fil », dit-elle aujourd'hui, un fil qu'il lui faut retrouver et tirer à l'instar des orphelines. Sa peinture qui tend vers l'abstraction lui semble désormais marquée par l'effort et la surcharge. Des tableaux trop travaillés, laborieux. Il faut les alléger, les simplifier. Pourquoi, d'ailleurs, toujours valoriser la difficulté comme son père le lui a appris ? Pourquoi ne pas s'abandonner ? A la rivière, par exemple, à sa puissance apaisante, élémentaire, en la faisant passer sur la toile. C'est un tournant.

« J'aimerais, dit aujourd'hui l'artiste, donner le sentiment que c'est la nature qui peint, que ce sont les éléments qui produisent le tableau ». La rivière donc,

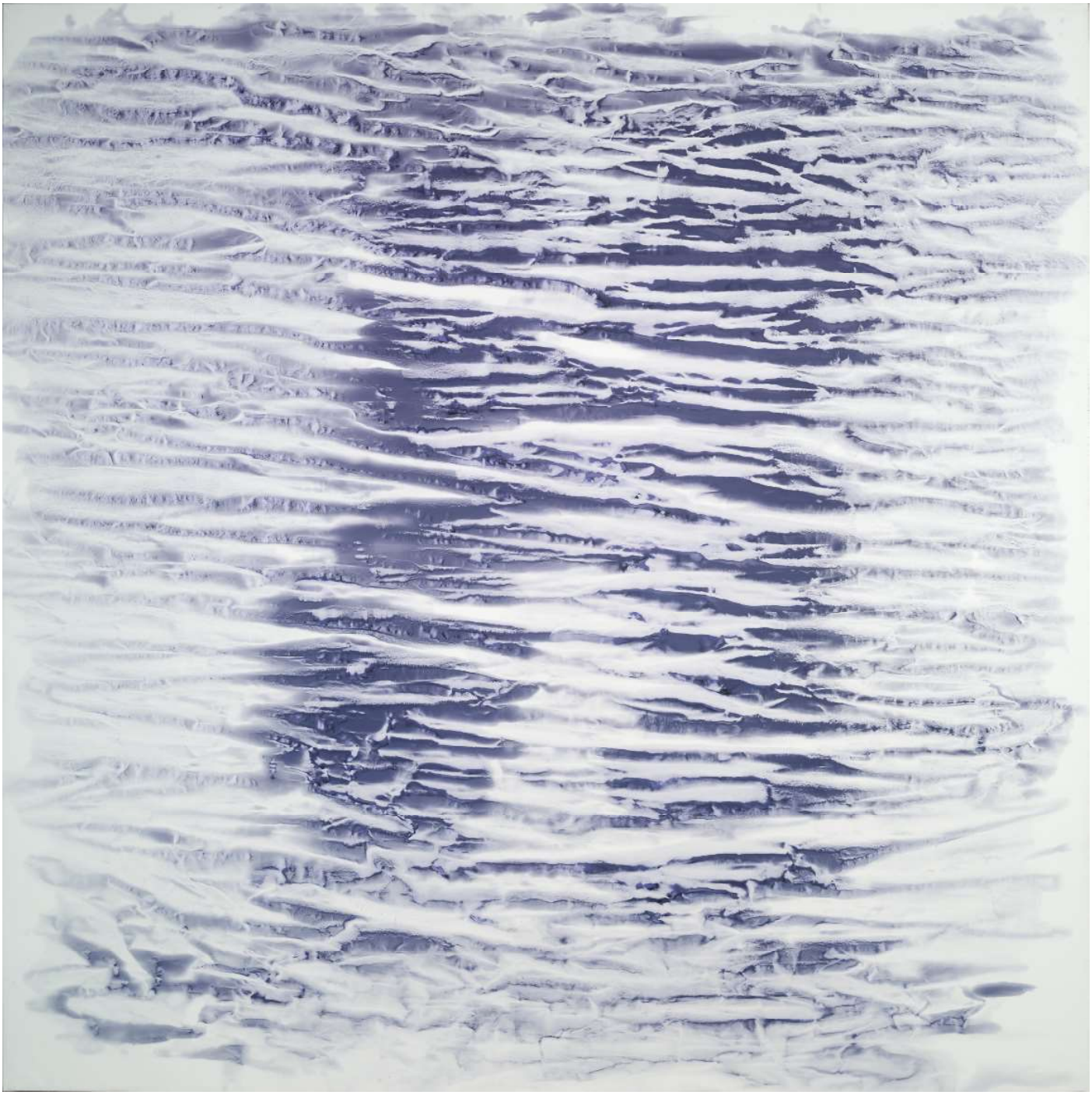
mais aussi la terre, la végétation, les minéraux d'où proviennent les pigments. Le vent, quand le souffle de l'artiste oriente la coulée du médium, ou quand le pinceau passe très vite en effleurant la toile. Ou les pierres : ces petits galets qu'il lui arrive de disposer sur la toile pour y créer de légères dépressions, des lignes de creux, à peine sensibles quand la surface a retrouvé son élasticité, mais qui accompagnent le chemin du médium coloré.

Aucune représentation de paysage, dans les toiles de Vicky Colombet, mais, le spectateur ne s'y trompe pas. Ce qu'il perçoit, c'est une trace, une empreinte, une radiographie d'événements naturels : ondes, plissement, coulée, coup de vent, glissement, miroitement, séismes. Nuages, lumière, reflets. Une traduction du paysage en ses composantes essentielles, un recueil de ses formes et de ses mouvements.

Il y a de l'oriental dans cette position contemplative acquise auprès de la rivière. Dans cet abandon aux accidents du tracé, dans cette peinture où s'éprouve une forme de renoncement, ou encore une pratique de l'action restreinte au sens où l'entendait Mallarmé. Les voyages en Asie, en Inde, au Japon, en Thaïlande, ont rythmé l'enfance de Vicky Colombet. Sa mère, née d'un père asiatique installé très jeune en Espagne, est en quête de ses origines. Si les tombes familiales restent introuvables, l'Asie, ses couleurs, sa lumière, sa dimension spirituelle, seront pour l'enfant des expériences ineffaçables. La philosophie orientale — l'impersonnalité, l'éveil, le lien avec la nature — font partie de sa vie et se reflètent dans son travail. Jusqu'à cette passion pour le paysage qui vient réactiver l'ex-

périence enfantine d'être assise à l'arrière de la voiture de ses parents et de jouer avec les arbres, les maisons, les champs qui défilent derrière la vitre pour les recomposer.

Après huit années passées dans les Cévennes au contact de la rivière, Vicky Colombet part s'installer à New York et dans le Columbia County où elle s'aménage un atelier. Ses grandes toiles se découvrent chez elles au pays de l'expressionnisme abstrait. Si l'artiste en connaissait les œuvres, c'est à New York qu'elle prend vraiment conscience de sa filiation : elle ne manquait pas de pères en peinture mais elle cherchait des mères. Les voici. Elles s'appellent Helen Frankenthaler, Agnes Martin, Joan Mitchell dont les liens avec la France et la peinture de Claude Monet maintient Vicky Colombet dans la proximité de ses racines. Monet n'est d'ailleurs jamais loin de son travail ni de sa vie, présence tutélaire, maître inimitable, inimité : s'approcher de Monet, de ses bords de Seine, de ses glycines, de ses Nymphéas à travers la collection du musée Marmottan, ce n'est pas les recopier mais y entrer visuellement, y trouver un élan, y « nager », peut-elle dire, s'en pénétrer d'une façon « presque animiste ». Avec ses couleurs, par exemple, en lui empruntant les différents cobalts, les noirs, les oxydes d'un tableau comme Bords de Seine à Giverny, pour les déposer sur ses propres toiles et les laisser travailler, ruisseler, former ces ondes et ces vagues où le regard retrouve, de façon mystérieuse, l'univers des reflets sur la Seine. Ainsi encore de Water and Light, en 2017, une grande toile de 1,98m x 1,98m, comme parcourue de frémis-



sements liquides. En traçant leur chemin, le bleu outremer, le blanc, le noir de mars, le violet de cobalt se sont concentrés en haut et en bas de la toile sans aller jusqu'aux bords, non plus qu'à droite et à gauche où domine le vert de cobalt. Le centre de la toile forme une nappe de clarté, comme si le mouvement des pigments s'y était trouvé ralenti pour laisser sourdre les reflets d'on ne sait quelle lumière.

Ce pourrait être la Seine. Ou un coup de vent sur le bassin de Giverny. Ou une vue rapprochée de la Salindrenque. Ou de l'Hudson. Des froissements, des tressages, des plissements qu'on peut dire aquatiques mais aussi bien telluriques dans certaines séries aux titres évocateurs : Earth Series ; Antarctica ; Plis et Paysages. Le monde vu d'en-haut, notre terre.

Entre la toile et le monde, en effet, la porosité est en évidente. Chaque tableau est un univers où se jouent des forces naturelles. Travailler avec les éléments ou plutôt les laisser travailler s'apparente au travail de la terre. Déposer au pinceau des pigments sur la toile, c'est en quelque sorte l'ensemencer, y semer des graines dont la germination, le développement, sont surveillés, guidés, soignés — avec la vigilance de qui désherbe, arrose, bouture. Il y a donc un jardin dans le Columbia County, à deux pas de l'atelier, comme une extension de la peinture.

Ce n'est pas le jardin de Giverny ; on n'y trouvera pas le foisonnement, la densité colorée des nappes d'iris, des haies de glaïeuls, des arceaux de rosiers ou des tunnels de glycines qui fournissaient à Claude Monet le réservoir de motifs et le concentré d'événements visuels qui lui étaient nécessaires.

Le jardin de Vicky Colombet est un écosystème où les fleurs — capucine, achillée, souci, bourrache, hysope — servent avant tout à attirer les bons insectes. Les plantes y sont vivrières : basilic, oignon, petits pois, mâche et roquette, artichauts, tomates, oseille, épinards, concombre, menthe, estragon, poireaux, dans l'ordre réfléchi de la permaculture. Entourer les légumes de grosses pierres qui accumulent la chaleur et la diffusent pendant la nuit, construire des lits surélevés en bois de cèdre pour ce qui a besoin de fraîcheur et d'ombre, jouer des relations entre les animaux, les plantes et l'homme : le jardin de Vicky Colombet semble prolonger l'entreprise de sa peinture. Une peinture réceptive, une peinture qui se laisse traverser par les forces élémentaires et ne peut que refléter les ruptures du 21ème siècle. La terre est aujourd'hui en souffrance et la nature qu'a connue Monet menacée. Le sentiment d'osmose qu'éprouve le visiteur, dans la double salle des Nymphéas de l'Orangerie, l'impression fusionnelle de ne faire qu'un avec cet univers aquatique, céleste, euphorisant, avec la totalité bienfaisante de la nature, ce sentiment et cette impression relèvent peut-être d'une époque révolue.

La peinture de Vicky Colombet qui nous renvoie à la permanence et à la fragilité de l'élémentaire nous le rappelle. Le soleil se lève dans les brèches de couleur, la rivière coule sur les toiles et dans nos yeux, la terre se craquelle mais le pigment la retient, l'expose, l'exalte. Au dehors, la lavande attire les abeilles et les graminées les oiseaux. Ici, c'est un violet de cobalt, une terre rouge d'Italie, un blanc de Titane, un cobalt turquoise issus des profondeurs de la terre qui se combinent, s'opposent, nous invitent à une contemplation sans fin du trouble et de sa résolution lumineuse.

Marianne Alphant